

ÉRIC HENDERYCKSEN

L'ITINÉRAIRE
EXTRAVAGANT

Cent chansons pour tous les siècles.

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

ALAIN ARNULF
DOMINIQUE BAILLON
SOUHILA CHIDIAC
FRANÇOISE COCHET
DOMINIQUE DESCHAMPS
CAROLE DOMON
NICOLE DURUZ
JOËL HENDERYCKSEN

MARIE-AGNÈS JACQUIN
CÉDRIC PETIT-SAUVAGE
CHRISTOPHE SIMON
CHRISTEL STACCHETTI
ANNA VAUDÉ-REYNAUD
JOSÉ VIEIRA
BRUNO & EMANUELA ZETTI
ISABELLA ZETTI

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de reproduction ou d'adaptation interdits, sauf dans une autre langue que le français

ISBN 978-2-37916-493-4

Dépôt légal : décembre 2020

*À Florence et Dominique,
Ce tissu de mensonges.*

*« Nos existences ne sont
Que ce dont on peut répondre ».*

*Et en passant : les rimes et le rythme vous dictent une partie de la vérité.
Mais le fond n'est que prétexte à vous faire aimer la forme.*

AVERTISSEMENT au lecteur :

*Depuis que les comédiens escamotent les -e muets dans les alexandrins,
je tremble.
« On ne présente plus sa mère putative », ça fait douze pieds.*

Merci de votre attention.

*(« La Mort ne surprend point le sage ;
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage ».
Jean de La Fontaine, La Mort et le Mourant)*

Il se prend pour Corneille ? Ou pour Victor Hugo ?

1 – Si j'ai tant attendu pour livrer cette farce,
À moitié à partir d'une colère éparse,
À moitié faite au tour par le fruit des amours,
C'est d'avoir ignoré comment passent les jours.

De retards en reports tout au long de la vie,
Avec sans doute peur de susciter l'envie,
J'ai bêtement atteint l'âge d'être grand-père,
Avant de renouer avec cette chimère.

Comme tout ce néant est passé d'un seul trait !
On oublie chaque jour d'un temps millimétré.
On se retrouve enfin avec l'âme en écharpe,
Et sans plus d'avenir... à jouer de la harpe.

Une étrange passion prétend que l'on s'épanche,
Et que l'on se convoque à cette feuille blanche,
En ne sachant pas même où cela vous conduit :
Ouvrage académique ou bien simple déduit ?

2 – Si je passe aujourd'hui la tête par la porte,
En m'interrogeant sur ce que ce livre apporte,
Et sachant toutefois qu'il contient des rubis,
C'est pour me revêtir d'un plus bel acabit.

Car les gens ne sont pas capables de juger
La qualité d'autrui sur son simple sujet.
En l'absence de preuve il faut que l'on démontre !
Or ceci est risible : on dépend de rencontres !

Si tel n'est pas connu devant tout l'univers,
C'est souvent à défaut d'avoir croisé ses pairs.
Et je serais toujours un simple bavasseur
Si je n'avais connu d'importants professeurs.

C'est parfois faute aussi d'avoir croisé le père !
Un père inexistant ne facilite guère...
Un géniteur connu fait de vous un cador,
Par un carnet d'adresse assorti d'un tas d'or.

3 – Parmi les rejetons de vos grands argentiers,
D'aucuns nous disent lourd ce statut d'héritier :
— On doit franchir l'obstacle ou bien rester en rade.
— Il ne manquerait plus que cela, camarade !

Puisque tout ici-bas est facile à certains,
Mais si dur aux enfants nourris dans le satin,
J'ai sans doute eu raison de négliger l'horaire,
Ignorant quant à moi le bon itinéraire !

On est toujours le même, avec ou sans prestige,
Ah ! Le grade, la gloire et conduire un quadrigé !
On perd aussi sa vie en vaines contorsions
Pour finir en quidam en étant resté pion.

Cette lyre féconde a tari ma faconde
Et me verra tenu de fréquenter le monde.
Enfin, si sur le tard je viens me délester,
C'est pour ne pas vieillir sans avoir protesté.

Caudale :

Voici venir la fin, qui va rompre ma chaîne.
Et si je viens à vous sachant la mort prochaine,
(À l'échelle des jours qui sont déjà passés),
C'est de ne pas vouloir dépendre d'un succès.

(Un peu de légèreté dans la peine... Avec un solo de saxo, svp...)

Le cha-cha du tombé

Petite femme que veux-tu ?
... Je te prête l'oreille.
Tes regards guignent ma vertu.
Chaque fois c'est pareil.
Tes yeux me lancent un défi.
... Lucifer me préserve !
Nos corps le mettront à profit.
Ta fossette m'énerve...

Petit démon que cherches-tu ?
C'est la pêche au voyou.
Toi que voilà si peu vêtue.
Tes appâts sont si doux.
Dans ce manège bien rodé
Sur le bout de tes doigts,
Chacun espère un coup de dés.
Aime-moi comme on doit.

Petit amour qu'espères-tu ?
Provocante succube.
Avec tes faux airs de statue,
Que déjà je titube.
Tu ressuscites la crapule
À tes jeux de gredine,
Afin qu'aucun d'eux ne recule.
Au coquin sa coquine.

Petite femme dévêtue
De tes beaux oripeaux,
Je suis à bouche-que-veux-tu.
Sur le sel de ta peau.
Dans ce manège sans scrupule,
Où tu joues tes atouts,
Tu fais grimper la canicule
Au tréfonds de mon tout.

Petite femme le crois-tu ?
Nous nageons de conserve.
Et nous avons, chapeau pointu,
De l'amour en réserve.
Je suis en face de Justine
Et je risque un index,
Comme un pervers sous Pervitine.
Un silex sous latex.

Petite femme de vertu,
Ton guerrier sans repos
Livre une bataille perdue
Tout autour de ta peau.
Où vais-je encore fourvoyer
Mon épée généreuse,
En étant sûr de le payer
D'une fin malheureuse ?

Petite femme, le remords,
Un prétexte futile,
À pénétré jusqu'à ton corps.
Et je reste inutile.
En coupant court à notre histoire
Il prétend te sauver,
Me laissant choir comme une poire.
Et si triste à crever. (Bis)

(S'il eut souvent honte de lui, il eut très tôt honte pour vous.)

Mauvaise pioche

1 – C'est une espèce de Gringoire.
Un personnage de romance.
Il se soucie de la finance
Encore moins que de la gloire.
Il a grandi sous les frimas,
Sans un soleil qui le console.
... À part l'aïeule ! La Mama
D'une famille sans boussole.

Quand d'autres naissent bien dotés
Par les hasards de la naissance,
Il dut apprendre à se frotter
À des mépris de connivence.
... Le voilà pris dans une ronde
Où ton esprit n'est pas Sésame,
Où les inclinations de l'âme
Ont moins de prix que dix secondes.

2 – Passent les jours, quelques talents,
De ceux que l'école distingue,
Auront tôt fait de ce doux dingue
Un rien-du-tout très ressemblant.
D'une province à la débîne
À des climats plus avenants,
Gringoire va prendre le temps
D'apprendre ce qui parchemine.

On vous l'assomme sur-le-champ,
De connaissances ridicules.
Prêt-à-penser qu'on inocule,
Entrelardé de sentiments.
Comment des gens intelligents
Pouvaient-ils concevoir sans honte
Et vendre un cours si indigent ?
Les mômeries d'un quart de ponte !

3 – Puis du métier sans importance
Où l'Absolu l'avait conduit,
Il survécut dans un réduit,
Sans fantaisie de subsistance.

N'importe ! Le chant du poète
Et son existence rétive,
Ou la comédie la plus bête,
Était la seule alternative.

Et peu lui chaut de recourir
Aux solutions de la mansarde :
Elle avait l'heur de convenir
Aux âmes sœurs du jeune barde.
Avec des notes sans conscience
Il écrivait des bouts rimés.
Mais comment donc les faire aimer
Sans le recours de la confiance ?

4 – Il côtoya bien malgré lui
Des techniciens pas très polis,
Petits faquins endimanchés
Qui ne font rien que d'empêcher.
Il eut aussi bien du courage
À résister à des pingouins ;
D'appriivoiser leur baragouin
Pour Diafoirus de bas étage.

Passent des jours, et le voici
Plein de famille en sa berline.
Ainsi soit-il, par le souci
De toujours plaire aux Marilyne.
Et pour le plein de sa famille,
Il dut afficher son aisance
Aux chefaillons de pacotille,
En leurs emplois de complaisance.

5 – Par le secours d'un Mandarin,
Et par son fait de directeur,
Un enchanteur le fit lecteur,
Qui s'appelait – bien sûr – Merlin.
Gringoire est devenu savant,
Parcheminé jusqu'à la garde !
Il peut sortir dorénavant
La tête haute dans la harde.

Après vos ogres s'il en reste !*
Il gagne à force de labeur
De quoi snober qui nous déleste
Et fait son miel de notre beurre...
Ne se nourrit que de l'Envie,
Se réjouit de la panique,
Et sans nul risque pour sa vie,
Roule sa piètre mécanique.

6 – Voici venir le temps des moins :
Moins de courage et moins de force,
Et moins de pulpe sous l'écorce.
Les jours enfuis m'en sont témoins.
Voici venir le temps du vide.
On ne sait plus comment meubler
Une existence dépeuplée,
Même si lui manquent les rides.

Voici venir la déchéance
Et la misère de vieillir.
Tous ses pouvoirs vont le trahir,
Qui le sauvaient depuis l'enfance.
Les femmes savent ce qui rôde :
Barbon déchu de tout attrait,
Il n'est plus rien que ce portrait
Qui passe au dernier épisode.

7 – Car c'est bientôt fini pour toi.
Pauvre Gringoire de guingois :
Tu peux achever ton pensum
Et t'éloigner de ce Barnum.
Par le tournis vient la nausée !
Tu vas pouvoir leur dire adieu,
Et consommer à petit feu
Tes affections décomposées.

Comme il aura vécu pour rien
Qui mériterait quelque chose,
Il peut s'expédier sur les roses,
Avec des grâces de saurien...
J'achève donc ce long poème,
Heureux de laisser aux verbeux
– Corporatistes de mes bœufs –
Leur gros gâteau garni de crème...

*(Ne pleurez pas cette fiction.
« Cadet Rousselle a trois maisons »,
Avec leurs poutres et chevrons,
Qui lui auront donné raison !)*

* « Bon appétit, Messieurs ! » était pris.

(Un peu d'air pur...)

Pluvieux printemps

1 – C'est un soir de printemps
Mais la fraîcheur s'étend.

Une brise mégère
Accompagne la brume,
Une ouate qui fume
Au long de la rivière.

On dirait que l'hiver
Punit la primevère.
Et le courant murmure
En longues chevelures.

En cette fin du jour
Où tout devient tranquille,
Une ombre fait un tour
À l'écart de la ville.

Elle parle aux senteurs
Comme aux nouvelles fleurs.

La rosée du soir se dépose.
Et la première rose
Embaume les jardins
Malgré la fin du jour chagrin.

2 – Par un soir de printemps
L'eau frise sur l'étang.

La brise sans relâche,
Haletante à la tâche,
Irise le miroir
Ébréché de la mare.

Un oiseau solitaire
Appelle son oiselle.
Une frêle hirondelle
Effleure à ras de terre...

Et l'ombre que l'on sait
Poursuit sa promenade :
Une âme cabossée
Qui rit pour la façade.

Elle emprunte un marais
Puis elle entre en forêt.

Les branches craquent sous ses pas.
Qui signent leur trépas.
Le vent n'a de réponse
Aux ténèbres pleines de ronces.

3 – Par un soir de printemps
Elle aura pris son temps.

Cette ombre au crépuscule
Arpente la broussaille.
Elle a l'air minuscule
Au grand vent qui l'assaille.

Il gifle son visage
Et le premier feuillage.
On dirait davantage
Un effet de l'orage.

On dirait moins l'Éther
Que le cœur de l'hiver.
La pluie bat la mesure
À travers la ramure.

Printemps de pacotille
À geler la jonquille !

Et l'ombre pense que le soir
Peut lui rendre l'espoir.
Mais rien ne vient lui dire
À qui sourire ou comment fuir.

4 – Foin des nuits de printemps
Qui vous glacent autant !

Notre ombre au crépuscule
À rebroussé chemin,
Ravalé son chagrin
D'un pas de somnambule.

On la voit qui s'accable
Aux méfaits de l'Instable,
Et rentre à la maison
Pour fuir cette saison.

Courbe-toi fier Sicambre :
Elle affermit son dos !
Elle entre dans la chambre
Et tire les rideaux.

Elle s'assoit, livide,
Et sa paupière est vide.

Elle est revenue sous ton toit,
Cette ombre auprès de toi,
Cette triste habitude,
Et ce faux choix... la Solitude.